

Entretien avec Bernard Émond

Françoise Wera

Volume 13, numéro 3, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33892ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Wera, F. (1994). Entretien avec Bernard Émond. *Ciné-Bulles*, 13(3), 42–45.



«Je m'intéresse
à ce qui est caché,
aux petites choses
de la vie.»

Bernard Émond

par Françoise Wera



C omme Robert Morin, voilà qu'un autre vidéaste décide de passer du côté du cinéma. Après une première œuvre de fiction, **la Manière des Blancs**, un court métrage dans le cadre du programme *Fictions 16/26*, Bernard Émond remporte tous les honneurs avec **Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces**. Le public et la critique découvrait un documentariste de talent qui proposait une forme, une structure et une approche originales pour traiter d'un sujet supposément banal: la vie et la mort d'un vieil homme sans histoire. La vieillesse semble fasciner le réalisateur car il propose cette année **l'Instant et la patience**, un documentaire sur des personnes âgées placées dans un centre d'accueil avec, en filigrane, l'évocation de la mort de sa mère.

Ciné-Bulles: Pourquoi faire un film sur les centres d'accueil?

Bernard Émond: À cause de ma mère. Nous avons longtemps vécu dans le même immeuble mais sa santé s'étant détériorée — elle était atteinte d'ostéoporose et ne pouvait même plus réchauffer les repas que je lui préparais — elle a décidé d'aller dans un centre d'accueil. Elle y a passé deux ans et j'allais la voir régulièrement. J'étais fasciné par ce lieu, par les visages des personnages âgés, par l'image de ma propre vieillesse. Tout cela m'a donné envie de faire un film. J'ai commencé à écrire le projet quand elle vivait encore mais elle est morte pendant la recherche du financement. J'ai décidé de faire le film malgré tout.

L'Instant et la patience (Photos: Bertrand Carrière)

Ciné-Bulles: Vous avez dû modifier le scénario?

Bernard Émond: Quand j'ai commencé à scénariser, elle était déjà morte. Elle est devenue, malgré son absence, le personnage principal du film. En musique, j'aime beaucoup l'époque baroque, Bach surtout, à cause du contrepoint. Je me suis rendu compte que j'essayais de faire la même chose dans mes films. Quand ma mère était encore en vie, le contrepoint que j'imaginais était de mettre en scène des vieillards, dont elle. Je voulais qu'ils me racontent la plus belle journée de leur vie et recréer avec eux ces moments privilégiés, par exemple amener une femme à l'église où elle s'est mariée.

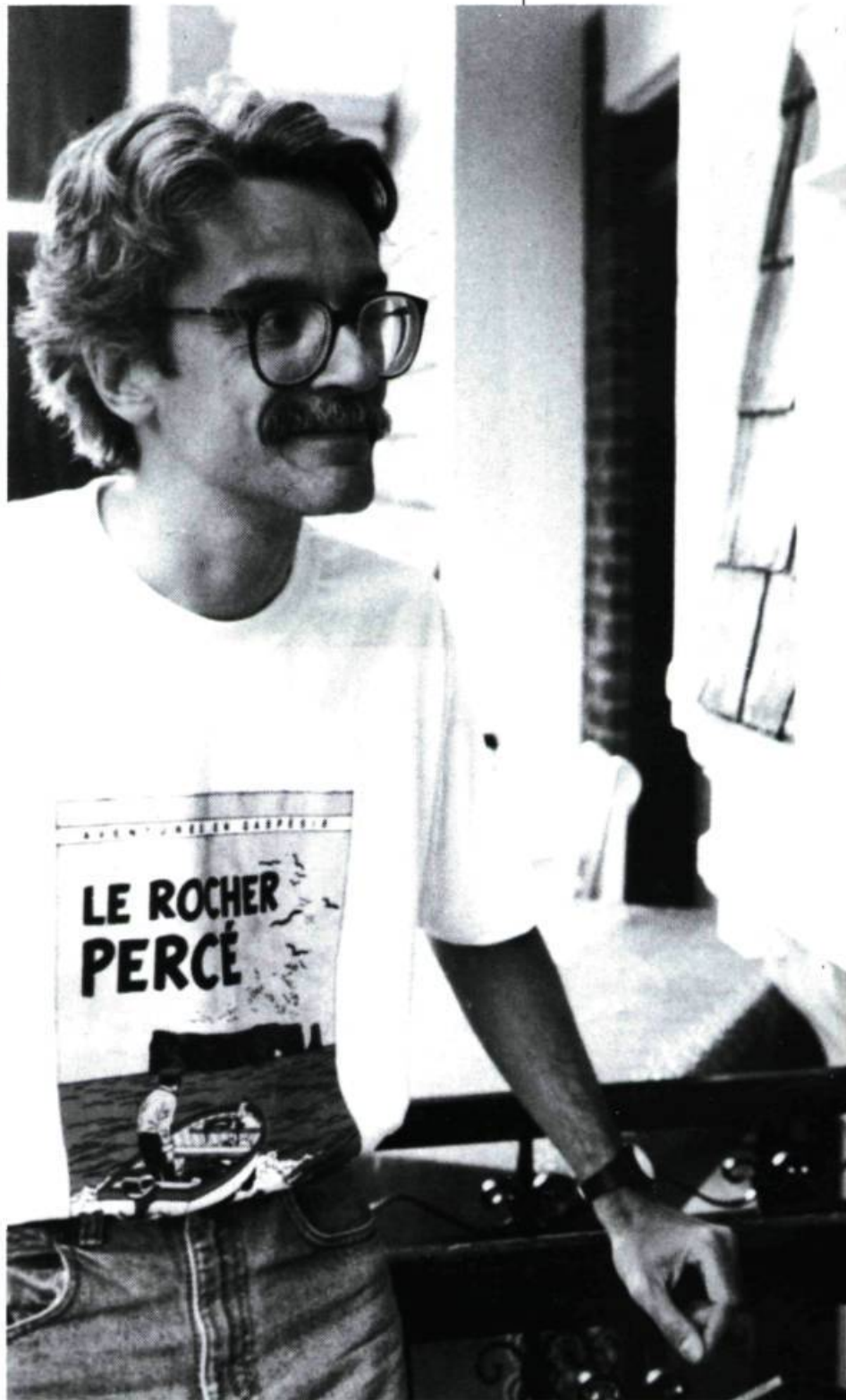
Après la mort de ma mère et à la suite de mes recherches, tout a changé: je me suis rendu compte que les vieux ne vivent aucunement dans le passé mais dans un présent intense puisqu'il ne leur reste que peu de temps à vivre. Ils aiment se souvenir mais j'ai été étonné de voir qu'ils étaient très peu loquaces sur leur passé. C'est ce qui m'a amené à faire un documentaire, assez classique, sur la vie dans un centre d'accueil, mais avec en contrepoint la vie de ma mère dont le souvenir me hantait. D'ailleurs, dès le synopsis, j'avais écrit un texte de 4 ou 5 pages où je racontais la vie de ma mère et ce texte-là se retrouve en grande partie dans la narration du film.

La structure de *l'Instant et la patience* devait être plus complexe que celle de l'œuvre finale. J'avais encore en tête un contrepoint aussi complexe que celui de *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces* et j'ai demandé à Marion Wagshal, une peintre montréalaise qui a fait des portraits extraordinairement touchants de vieux, de faire un autoportrait avec sa mère de 80 ans. Marion a accepté de participer au film. C'est une toile magnifique. Mais cela ne s'intégrait pas au montage; c'était trop disparate. Nous avons dû retirer toute cette partie.

Ciné-Bulles: Votre film est peuplé de personnages. Chacune de ces femmes est un monde en soi.

Bernard Émond: Je me suis rendu compte que plus j'intégrais Marion, moins il y avait de l'espace pour les autres femmes et je ne voulais pas faire cela. Elles ont été tellement extraordinaires et généreuses. C'est donc un film plus simple que le dernier mais ce n'est pas faute d'avoir voulu faire compliqué!

Ciné-Bulles: Les hommes sont absents de ce film. Pourquoi? Ils ne voulaient pas se confier?



Bernard Émond (Photo: Véro Boncompagni)

L'Instant et la patience

«Tu avais de belles jambes. Tu étais la plus belle fille du quartier. Tu m'as souvent dit que le jour où tu t'es mariée, ils étaient nombreux, tes amoureux éconduits, à pleurer dans les derniers bancs de l'église. Tu avais cette beauté charnelle qui fait tourner la tête des hommes. Elle t'a mené de ce quartier ouvrier où tu as grandi aux rues aérées et verdoyantes de l'ouest de la ville. Tu ne pensais pas y revenir pour mourir.

«Maintenant, tu évites les miroirs. Ton corps est tordu par la maladie. Depuis un an, tu as rapetissé comme une peau de chagrin et il te semble que ta tête est devenue trop lourde. Pourtant, tu les charmes tous. Tu les charmes tous, comme tu as toujours charmé tout le monde. Demain, juste avant de mourir, tu me demanderas de te donner ton rouge à lèvres.

(...)

«Tu regardes la guerre à la télévision. Le seul avantage de la vieillesse, m'as-tu dit un jour, c'est qu'on a rien à craindre de l'avenir. Tu as raison. L'avenir ne te concerne pas. Tu n'as que faire du nouveau monde, celui qui se prépare dans l'intolérance des petits et l'indifférence des grands. Moi qui en ai peur, je ne suis pas certain d'y pouvoir quelque chose, et je me sens parfois aussi impuissant que toi, vieille femme immobile devant le spectacle de la mort des autres.»

(Extraits de *L'Instant et la patience* de Bernard Émond)



Bernard Émond: Il n'y a presque pas d'hommes en centre d'accueil et ceux qui sont là causent beaucoup moins que les femmes. Ceux qui avaient accepté de me parler ont eu des coups du sort qui les ont complètement défaits; je suis très triste de leur absence dans le film. J'ai réalisé que les femmes de cette génération retrouvaient dans cet endroit une sorte de deuxième jeunesse, un espace de liberté. La famille est élevée, le mari est mort, on joue aux cartes, on discute, etc. Alors que pour les hommes qui se sont définis toute leur vie par le travail, ne plus travailler semble signifier pour eux qu'ils ne valent rien.

Ciné-Bulles: Tout comme dans *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces*, vous parlez beaucoup de la solitude de l'être humain.

Bernard Émond: Je suis un solitaire et je n'aime pas les mondanités. Dès que je peux, je me sauve dans ma petite cabane dans le bois. Je suis fasciné par la

vieillesse, le souvenir, les choses qui disparaissent. Je suis probablement nostalgique de tout ce qui disparaît, la culture, la musique... Nous vivons une ère de nivellement des cultures. Un musicologue disait que la disparition des musiques traditionnelles dans le monde est plus catastrophique que la disparition des forêts amazoniennes. Cette disparition se poursuit depuis 20 ans. C'est ce qui nous arrive aussi comme Québécois et cela m'attriste profondément.

Les gens se révèlent davantage dans la solitude. Lors du tournage, quand des gens se livrent comme s'ils se parlaient à eux-mêmes, c'est un miracle. Cette profondeur des gens qui réfléchissent dans la solitude m'intéresse. Là encore c'est quelque chose qui tend à disparaître. Les gens ont peur d'être seuls maintenant.

Ciné-Bulles: Ce film a-t-il exorcisé votre peur de vieillir?

Bernard Émond: Ce n'est pas une peur mais plutôt une fascination. Si je peux lire et écouter de la musique, je peux vivre jusqu'à 100 ans! Par contre j'ai peur de perdre mes capacités intellectuelles et d'affronter la souffrance, comme tout le monde. Mais du vieillissement, du corps qui lâche, non. Les gens que j'ai interviewés sont authentiques, même à 90 ans. On voit la petite fille dans la dame de 93 ans, on la voit qui saute, qui s'amuse, qui fait des blagues... Cela est très beau et rassurant. Je parlais avec l'idée de faire un film plutôt pessimiste mais le résultat final est tout autre. C'est sûr qu'au bout du film il y a la mort, c'est incontournable. Mais ce n'est pas un film pessimiste.

Ciné-Bulles: On retrouve dans ce film et dans *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces* la même façon de découvrir les êtres par petites touches.

Bernard Émond: Je m'intéresse à ce qui est caché, aux petites choses de la vie. Je suis fasciné par les films complexes, ceux de Gilles Groulx par exemple, cette façon qu'il avait de juxtaposer les éléments, et je cherche la même chose dans mes films. Les petits détails, une trame sonore qui n'est pas en accord avec l'image, toutes ces contradictions, ces petits décalages, ces surprises m'intéressent, au montage comme à l'étape de l'écriture. En utilisant un style de contrepoints, il y a plein de petits sens cachés qui surgissent et qui ne sont pas les mêmes pour chaque spectateur. Chacun a le loisir de reconstruire le film.

Entretien avec Bernard Émond

Ciné-Bulles: Vous avez réalisé un premier court métrage de fiction, *la Manière des blancs*. Croyez-vous récidiver?

Bernard Émond: Je me sens plus à l'aise à réaliser un documentaire mais j'aime aussi beaucoup l'écriture de fiction. J'ai déjà écrit deux longs métrages de fiction, un pour Alain Chartrand, et un autre, une histoire inuit.

Ciné-Bulles: Cela ne vous dérange pas que quelqu'un d'autre réalise votre scénario?

Bernard Émond: Il y a des histoires que je dois réaliser, d'autres non. J'ai plus de facilité en documentaire grâce à mon expérience de vidéaste depuis 20 ans: c'est facile puisqu'on travaille en petite équipe et le contrôle est presque total. J'ai fait un seul film en fiction, un film honnête, mais sans plus. La fiction m'effraie mais je dois dépasser cette peur.

Ciné-Bulles: Pourquoi avez-vous peur de la fiction?



L'Instant et la patience

Bernard Émond: Parce que c'est un univers complètement différent. Faire un documentaire c'est comme un entonnoir à l'envers, on part de tout petit puis en tournant cela s'ouvre et devient autre chose. En fiction, c'est tout le contraire. Les idées sont extraordinaires et par la suite, tout est réduit lors de l'écriture du scénario à cause du budget, de son inexpérience et de 50 autres raisons. Le résultat final est toujours plus petit qu'au départ. C'est aussi un processus passionnant parce qu'il faut travailler avec toutes ces contraintes. Mais j'ai envie d'essayer encore, de faire mieux que la dernière fois.

De toute façon le cinéma est un art collectif, que ce soit en documentaire ou en fiction, et il y a le plaisir de voir une idée filtrée soit par la réalité dans le cas du documentaire, soit par l'équipe et les comédiens dans le cas de la fiction. Il y a le plaisir des gens généreux et Dieu sait que les gens le sont dans ce métier quand ils aiment un projet.

Ciné-Bulles: Pourriez-vous ne tourner que des films de fiction?

Bernard Émond: Non. J'ai une foule de projets de documentaires dont un film sur l'intolérance avec les Productions du Lundi Matin à l'occasion de l'Année internationale de la tolérance que l'UNESCO a proclamée pour 1995. C'est un film sur les victimes, sur les séquelles de l'intolérance sur les individus. Le film serait tourné au Québec, en Israël et en Irlande.

Ce qui me passionne dans le documentaire, ce sont les contacts avec les gens. Comme je suis timide, c'est un vrai plaisir d'avoir un prétexte pour découvrir la vie des autres. Quel autre métier m'aurait permis de discuter avec une militante pacifiste israélienne dont le fils a été assassiné? Comment aurais-je pu connaître cette femme, sa beauté, sa douleur, son hospitalité, son courage extraordinaire? Et que dire de la générosité des gens avec lesquels on tourne. Cela me surprend toujours. Cette dame, l'amie de ma mère que l'on voit à la fin de *L'Instant et la patience*, était extrêmement souffrante le soir de l'entrevue. Nous avons voulu la remettre à un autre jour mais elle a insisté et fait cette entrevue où elle se donne sans réserve.

C'est un métier fantastique et il ne faut pas le gaspiller. Trop de documentaires ressemblent à des reportages pour la télévision. Si on nous donne 350 000\$, pourquoi faire un spécial du *Point* à ce prix-là? Il faut chercher, fouiller, inventer sur le plan de la forme, être ouvert. ■

Filmographie de Bernard Émond:

Vidéos

- 1973: *Classes et classe*
- 1974: *l'Alcan c't'une vie*
- 1976: *Musique populaire et musique du peuple*
- 1978: *Trois Mille Fois par jour*
- 1981: *On sort ensemble?*
- 1984: *Sciences et culture* (série télévisée)
- 1986: *Siugrajamut / les Gens du sable*
- 1986: *A Summer in the Life of Louisa*

Films

- 1990: *la Manière des Blancs* (c.m.)
- 1992: *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces* (m.m.)
- 1994: *L'Instant et la patience* (m.m.)